Le Maréchal de Mac-Mahon.

Le maréchal de Mac-Mahon qui succéda à M. Thiers comme Président de la République, n'avait point cherché la haute dignité qui lui était conférée et n'avait point, par conséquent, trahi, en le remplaçant au pouvoir — comme on a voulu timidement l'insinuer — celui qui s'était mis en lutte ouverte avec l'Assemblée Nationale.

Le maréchal de Mac-Mahon fut, durant tout le cours de sa vie, un homme heureux, et dans cette circonstance, comme en tant d'autres, il se trouva simplement et opportunément, sur le chemin de la capricieuse fortune.

Ayant eu la chance de sortir, avec une légende héroïque, du désastre de Wærth, ayant eu la chance, encore, d'être blessé grièvement dès la première heure de la bataille, sous Sedan, et d'être ainsi mis à l'écart des responsabilités de la journée, s'étant refait comme une virginité militaire dans l'écrasement de l'insurrection communaliste, il était le seul soldat alors qui, parmi tous les chefs de l'armée, s'imposât à l'attention publique et eût conservé le respect de la foule.

L'Assemblée eût pu choisir un Président civil, pour succéder à M. Thiers. Mais les éléments très divers qui la composaient, s'opposaient à un choix spontané, à la mise en évidence d'une personnalité qui ne fût pas contestée, autour de laquelle les passions se fussent faites moins violentes, et comme le nom seul du Maréchal paraissait écarter tout principe immédiat de réclamation, de révolte, elle acclama ce nom.

Je ne voudrais pas dire que le maréchal de Mac-Mahon ne méritât point l'honneur qui lui était fait alors, je ne voudrais point paraître amoindrir sa gloire en analysant les causes de son élévation. Je veux, simplement, marquer qu'à l'époque dont je parle, ainsi qu'en toutes celles de son existence, les circonstances firent plus pour sa renommée, pour l'éclat de sa vie publique, que lui-même ne fit pour cet éclat et pour cette renommée.

Je n'examinerai pas, ici, la carrière militaire très connue du Maréchal. Comme soldat, on peut dire de lui ce que l'on peut dire de tout général — qu'il fut brave, et l'on peut ajouter qu'il fut brave jusqu'à la témérité.

Il serait injuste de ne pas rendre hommage à son courage, comme il serait maladroit de vouloir prêter, à sa personnalité militaire, des qualités qu'elle n'avait pas.

Le maréchal de Mac-Mahon, qui s'en est allé dormir son dernier sommeil dans l'apothéose réservée aux héros, ne fut, soldat, qu'un excellent entraîneur d'hommes, qu'un merveilleux enleveur de troupes. Il n'eut jamais le génie du tacticien, du chef suprême qui doit savoir organiser la tuerie comme on organise une fête, en nos maisons familiales, et ce fut l'erreur du gouvernement moribond de l'empereur Napoléon III, de l'avoir placé à la tête d'un corps d'armée, et ce fut l'erreur de la foule qui se laissa éblouir aisément par la sonorité d'un nom, d'avoir cru en ses capacités d'homme de guerre.

Toute sa vie de soldat tient dans un mot : l'obéissance, et s'éloigne de cet autre mot : l'initiative. A Malakoff, à Magenta, n'étant que général, il reçut des ordres et n'en donna point, comme le veut la légende. A Malakoff, étant commandé pour l'assaut, il marcha en avant avec cette impétuosité qui le faisait admirable, avec cette fougue superbe qu'il avait le don de communiquer aux régiments et, jouant sa destinée, dans l'obstination de l'homme à qui tout, sans cesse, a réussi, dans l'exaltation fiévreuse du combat, il demeura le maître du terrain qu'il avait conquis.

Il n'y a, là, rien qui témoigne du génie.

Rien, non plus, à Magenta - cette autre grande lueur de sa vie - ne le montre comme un réfléchi meneur d'hommes. A Magenta, ainsi qu'à Malakoff, il obéit et peu s'en fallut même qu'un retard involontaire apporté à son mouvement, ne provoquât une défaite. On se plaît à conter qu'à Magenta, le général de Mac-Mahon, sans ordres, marcha, selon une expression consacrée, au canon. C'est là une fable. L'empereur Napoléon III avait un plan, en Italie, parfaitement déterminé. Il avait combiné l'attaque des Autrichiens avec méthode, et le général de Mac-Mahon était indiqué pour le rejoindre. En tombant donc au milieu de la bataille, dans une heure critique, je le reconnais, où l'Empereur, l'épée à la main, entouré de sa Garde, tenait désespérément et s'inquiétait de ne pas voir paraître le général, celui-ci, qui devait être sur le lieu de l'action vers trois heures et qui ne s'y montra que vers six heures, n'était que le fidèle exécuteur des ordres du souverain.

Il fut magnifique à Magenta, mais il n'y fut qu'un soldat accomplissant sa consigne.

En 1870, après le désastre de Wærth, ayant reformé son armée à Châlons, le Maréchal se laisse conduire par la volonté néfaste de l'Impératrice qui le jette sous Sedan et s'il présente quelques observations timides, en vue d'une marche en arrière vers Paris, il ne s'arrête pas à l'expression de sa propre pensée. Il sait, il croit qu'en revenant vers Paris, il aura plus de force; il sait, il croit qu'un mouvement sur Sedan sera funeste à l'armée; mais il n'a point l'énergie de faire prévaloir son opinion de chef militaire, et ayant en main le commandement suprême, cependant, il s'incline devant la folle conception d'une femme ambitieuse, grisée par le pouvoir qu'elle exerçait, n'ayant qu'un but : posséder ce pouvoir le plus longtemps qu'elle le pourrait.

Je dois dire, pourtant, à la décharge du Maréchal, qu'en ce qui concerne la marche sur Sedan, il lutta jusqu'au dernier moment contre le désir de l'Impératrice. Un biographe de M. de Mac-Mahon, M. le général du Barail, affirme même qu'il ne se porta sur cette ville qu'après avoir reçu une dépêche l'informant que le maréchal Bazaine, ayant quitté Metz, remontait dans le Nord. Or, cette dépêche, que M. le général du Barail désigne par ces mots pittoresques: « le coup du télégraphe, » cette dépêche qui portait la signature de Bazaine, venait de Paris, et ne pouvait qu'être l'œuvre de l'Impératrice. Ce fait monstrueux venant s'ajouter à tant d'autres qui accusent la jeune femme, implacablement, me paraît, dans son éloquence brutale, devoir se passer de commentaires.

En tout et partout, le maréchal de Mac-Mahon apparaît, ainsi, comme l'instrument passif d'une autorité qui s'impose à lui, et l'Histoire dira que s'il fut, je le répète, un brave, comme la personnification moderne de l'un de ces chevaliers d'antan qui avaient plus de courage que de raison, il n'eut rien de l'homme supérieur qui jette, sur les foules et sur les armées, l'impérieuse formule de son intelligence.

Homme politique, le maréchal de Mac-Mahon se dessine sans aucun relief. Frondeur, un peu, au Sénat, sous le Second Empire, quoique chargé d'honneurs, et ne cachant point ses opinions légitimistes, ses préférences de caste qu'on lui pardonnait, aux Tuileries, comme un péché originel, il se montra le plus honnête, le plus loyal des hommes étant au pouvoir.

Il se trompa, il fit du mal peut-être à son pays, alors, mais s'il se trompa, s'il fit du mal, il pensa, il agit dans l'inconscience de sa naïveté, de sa franchise, et la responsabilité des faits dont il porte la faute devant l'Histoire, doit revenir à ceux qui l'entouraient et qui le poussaient à servir leurs ambitions, leurs intérêts.

Lorsque, après la chute de M. Thiers, la présidence de la République lui fut offerte, il n'avait pas recherché, je l'ai dit, cette élévation et, dans la surprise que fit naître en lui la proposition de l'Assemblée Nationale, il ne trouva qu'un refus à opposer à ceux qui le sollicitaient et qui, présentés par M. Buffet, étaient venus le troubler dans sa quiétude.

Il accepta, cependant, d'être le chef de son pays et, dès lors, son cœur de brave homme subit un tourment de chaque jour.

Le Maréchal était peu fait pour les débats, pour les incidences de la politique, pour les intrigues qu'elle remorque, surtout.

Sans trop comprendre les menées qui s'abritaient

sous son nom, sans vouloir se mêler à aucune compromission, sans écouter même ceux qui lui conseil-laient de trahir ses serments constitutionnels, ou qui imprimaient à la marche des affaires une direction peu conforme aux aspirations du pays, il éprouvait comme une gêne de ne pouvoir pondérer sa propre pensée, de ne pouvoir mettre de l'ordre, pour employer une expression banale, dans la succession des événements que l'on créait autour de lui.

Quoique peu au courant des questions politiques, il avait conscience de la fausseté de sa situation, il se rendait parfaitement compte du déséquilibrement de son autorité, et il s'agitait, impuissant, grondeur, bourru, dans les tiraillements qu'on lui infligeait.

Deux partis absolument opposés, très hostiles même l'un à l'autre, s'étaient en effet formés près de lui et se disputaient l'avantage de parler en son nom.

Le parti légitimiste que patronnait M^{me} la duchesse de Magenta, l'incitait à un coup de force contre l'ordre de choses dont il avait la garde, et le parti libéral tentait de le compromettre avec la gauche de l'Assemblée, comme plus tard il tenta de le compromettre avec la majorité républicaine de la Chambre des Députés, pour s'emparer définitivement du pouvoir en se couvrant, devant les électeurs, de toute sa gloire de soldat populaire.

Placé entre ces deux extrêmes, le Maréchal allait un peu à l'aventure, prenant et quittant ses ministres, tantôt réactionnaires, tantôt démocrates, sans examiner les conséquences de ses actes, dans la précipitation d'une boutade, d'une impression de mauvaise humeur, d'ennui ou de lassitude, souvent.

C'était le temps où l'on essayait, selon une formule fameuse, de faire la République sans les républicains, et le Maréchal qui ne pouvait apprécier, dans son intellectualité un peu limitée, le sens obscur de cette formule, mais dont les idées originelles s'accommodaient de l'abstraction qu'elle renfermait, laissait dire et laissait faire, autour de lui, sans s'apercevoir que le pays n'approuvait point les hommes qui le conseillaient mal, perdant ainsi, chaque jour, de son prestige aux yeux de ceux qui, dans leur républicanisme même, s'étaient habitués au respect de sa haute figure de soldat, aux yeux aussi du peuple, témoin impatient et fatigué de tant de difficultés, de tant de complications stériles.

Après bien des hésitations, après bien des fluctuations, le Maréchal, énervé, écœuré, parut se désintéresser de la politique élaborée autour de lui et voulut se renfermer dans les seules questions militaires qui le sollicitaient plus directement, ne conservant que comme un titre décoratif, son titre de Président de la République, et abandonnant au chef de son ministère la direction d'affaires auxquelles il était réfractaire, dont il ne pouvait s'assimiler les à-côtés plus ou moins équivoques.

Mais il était pris dans l'engrenage des intrigues et des querelles gouvernementales, et il dut, malgré lui, sanctionner de son autorité, des faits et des paroles qui ne lui plaisaient que médiocrement.

S'il sut mal gouverner, il sut, il faut le reconnaitre, merveilleusement, noblement et habilement quitter le pouvoir.

Renonçant à toute politique, redevenant soldat, ce fut sur une question militaire qu'il tomba, qu'il offrit sa démission de Président de la République et si les hommes qui avaient espéré en lui, pour obtenir la satisfaction d'ambitions coupables, si les hommes qui, en lui conférant la dignité présidentielle, avaient eu l'arrière-pensée d'en faire l'instrument de leurs désirs, lui vouèrent de la rancune, à l'heure suprême de sa chute, ceux qui avaient redouté, un moment, qu'il ne mît son influence au service de la réaction monarchique, le saluèrent, dans la résignation chevaleresque, dans l'honnêteté profonde qui marquèrent son éloignement du

pouvoir, qui le caractérisèrent dans sa retraite.

Aux regards des partis rétrogrades, le Maréchal parut être, un instant, l'homme providentiel, l'homme prédestiné qu'attendait la France, au lendemain de ses désastres, au réveil de sa longue torpeur. Ils voulurent voir en lui un Monck, alors qu'il n'était qu'un naîf contemplateur des hommes et des choses.

Si le sort avait mis en lui quelque initiative, quelque compréhension de la vie politique, il eût pu jouer un rôle superbe dans l'histoire de son pays, en groupant, autour de son nom, les individualités alors considérables du parti républicain, en ne boudant pas, puérilement, ceux qui s'offraient à gouverner en acceptant l'appui de son nom.

Esclave de ses origines, n'allant point au-delà de la pensée simple qui le dirigeait, il ne fut ni le héros d'une aventure tragique, ni l'arbitre d'un temps nouveau, et sur sa mémoire l'Histoire se penchera tranquille, sans l'effroi d'une douleur comme sans l'orgueil de quelque humaine jouissance.

Les hésitations, les tâtonnements, l'incohérence même particularisèrent la présidence du maréchal de Mac-Mahon et les divers hommes qu'il appela auprès de lui, en qualité de collaborateurs, dont il prit